

atours. On trouva des souliers pour tout le monde. Le daron voulait les passer en revue.

Quel coup d'œil devait offrir ce bataillon galant !... Ne pouvant le décrire, je le comparerai à un énorme et magnifique bouquet de bal, roses, camélias, jasmins, fleurs d'orange, jeté après une nuit de plaisir au tas d'ordures.

Toutes les fleurs ne sont point flétries ou souillées, il en est encore quelques-unes dont les corolles ont gardé dans leur épanouissement une grâce allangue, d'autres qui se tiennent vigoureuses sur leur tige, gardant dans leurs pétales aux couleurs vives le parfum de leur première ivresse. Ainsi la Marie-le-Roy, belle fille qui vendait des herbes à l'éventaire ; la Salomon, limona-dièro en face du Temple, le Belle Hôteesse,

"Salope s'il en fut, d'ailleurs assez bien faite,
"Œil fripon, nez retroussé, teint bien fleuri,
"Friande d'un amant bien plus que d'un mari."

Nommons encore une fleur des champs, la Petite-Poulaillère, petite gueuse qui avait commencé par voler les œufs de la ferme avant de prendre le mari et les bijoux de la fermière. C'était la psquerette du bouquet.

Le daron cependant parcourut leurs rangs d'un regard satisfait.

"Anguilleuses et amorocuses, leur dit-il, jeunes et vieilles, marquées ou non marquées, c'est sur vous que je fonde l'espoir de notre prochaine campagne. Allez et répandez-vous dans Paris, peuplez l'ombre des carrefours de vos formes séduisantes, arrêtez les rufins et les fraudeurs dans le trajet de la Grand'Pente, et que les fanandels vous protègent !..."

"Vous savez, les ruelles sans lanternes, et les maisons à double issue... Attaquez, amorcez, le ruban rouge au vent... Le reste nous regarde.

"Tel est notre nouveau plan de campagne. Notre but est de prendre Paris par le côté sensible. Nous allons faire ensemble une moisson de bourses, de montres et de tabatières, sans danger... En attaquant sur tous les points à la fois, par petits groupes, nous échappons à la pousse qui ne sait où courir. Plus de grands coups !... Nous renonçons à la force, nous n'employons plus que l'amour. Votre daron ne veut plus être que le roi des ribauds !"

Tant d'éloquence ne fut pas perdue, et dès le lendemain soir ce tas grouillant de vices s'éparpilla dans Paris avec l'accompagnement de valets de cœurs. On n'en avait jamais tant vu, sauf dans la Cité. Nombre de malheureux attardés dans les rues, accostés par ces drôlesses, tombèrent sous le bâton ou se firent dépouiller à moitié empoisonnés d'opium dans des repaires. La police surprise par l'invasion n'y put rien.

Les jours suivants, les mêmes faits se répétaient en s'aggravant. Le public qui avait murmuré s'indigna et cria, et les passants armés se substituèrent à la police impuissante et se défendirent eux-mêmes à coups de pistolet et d'épée. Les filles, presque toujours, échappèrent, mais plus d'un de leurs souteneurs resta sur le carreau.

En définitive, Cartouche se frottait les mains ; il avait atteint son but, opéré une diversion dans les esprits et désorienté ardoers et sergents.

Le scandale de ce désordre se fit sentir jusqu'au Palais-Royal. Le Régent résolut de suppléer à l'insuffisance du lieutenant de police.

Le Régent, qui causait volontiers avec son capitaine des gardes, lui demanda peut-être dans une intention sérieuse, mais

en badinant, s'il ne connaîtrait pas un moyen de prendre Cartouche.

— Monseigneur, répondit l'officier, je crois le personnel de la police trop mal composé pour remplir cette tâche. Il serait peut-être bon de lui adjoindre quelques compagnies de soldats bien disciplinés, sous le commandement d'un officier habile.

— Votre idée me semble juste, répondit le prince. Pourriez-vous m'indiquer un officier apte à cette petite guerre des rues ?

— Oui, monseigneur. M. Pékom, aide-major des gardes-françaises, connaît Paris mieux que M. d'Argenson. C'est de plus un homme intrépide, d'un esprit audacieux et avisé.

— Dites-lui de passer demain, avant le conseil, dans mon cabinet.

Le lendemain Pékom reçut du Régent l'ordre de former un corps de police secrète comme il l'entendrait. " Il choisit parmi ses hommes quatre-vingt-dix sujets robustes, énergiques, plus sûrs que ne l'étaient ordinairement les soldats de cette milice douteuse. Il leur donna pour consigne de rôder dans les rues, de nuit comme de jour, déguisés en bourgeois, mais bien armés.

C'était là, comme on devait le dire plus tard, faire de l'ordre avec du désordre ; car il était expressément défendu aux gardes-françaises, et ce, sous peine des galères, de se montrer dans les rues en armes ou en habit travesti. La réputation de ces braves gens était faite. En corps ils ne valaient pas grand-chose ; ils ne l'auraient pas cédé à Cartouche en habileté ni en audace ; et il se commettait peu de crimes dans Paris où ne se trouvât mêlé quelque garde-français.

" Vers la fin de juillet, on arrêta et on géroua au Châtelet un garde de la compagnie de Villiers, Paul Tessier, dit Saint-Ange ; cet homme, dont tout le crime était dans son costume et dans ses armes, invoqua l'ordre de son chef ; et c'est ainsi que le procureur du roi, Moreau, connut la singulière initiative de Pékom. Il s'en fîcha et signala cette organisation au ministre de la guerre Le Blanc, comme beaucoup plus propre à accroître le nombre des attentats qu'à arrêter Cartouche et les siens. Quatre-vingt-dix gardes françaises battant le pavé sous un travestissement, et armés jusqu'aux dents !... Si d'aventure il n'y avait pas eu de bande de voleurs à Paris, c'était en créer une aux frais de l'Etat.

" Telle était alors la police parisienne, tirillée entre les autorités les plus diverses, abandonnée aux inspirations individuelles. Sans doute le procureur du roi était fondé à craindre que les quatre-vingt-dix limiers de l'aide major Pékom ne composassent un renfort pour les voleurs parisiens, et cependant, c'est de cette mesure singulière que devait sortir l'événement si désiré, l'arrestation de Cartouche." (Cartouche, par A. Fouquier.)

Néanmoins le Régent maintint l'organisation de la compagnie Pékom et l'événement prouva qu'il avait eu raison. Il y eut d'abord quelque désarroi parmi les rôdeurs de nuit qui, en croyant tomber sur des bourgeois désarmés, rencontrèrent des gaillards à la poigne solide, et parfaitement outillés pour leur travailler les côtes.

D'autre part, et en même temps, M. d'Argenson imagina une milice d'un autre genre, plus propre à augmenter le nombre des actes de violence et des crimes qu'à le diminuer. L'idée lui en vint au cours d'un entretien qu'il eut avec deux baissiers, ennemis acharnés de la Banque, lord Delmett et d'Espignac.

Le directeur Law venait de donner à la Banque pour garantie les terres incultes de la colonie du Mississipi, et, ainsi que nous l'avons dit, il recrutait activement en France, et même à l'étranger, des colons et des femmes pour peupler ces solitudes